

Jean pierre Morcrette

Trois jours à Weimar

nouvelle

Trois jours à Weimar*

Si les mots ultimes de Kant ont été *Es ist gut*, c'est-à-dire *C'est bien*, Goethe aurait murmuré *Mehr Licht* avant de mourir. De méchantes langues ont propagé l'idée qu'en fait il avait dit *Mehr Nicht*. Je ne suis pas germaniste, cependant entre *Mehr Licht* et *Mehr Nicht*, tout le monde peut constater qu'une lettre diffère et qu'un changement dans l'intonation, après tout, c'était un dernier souffle, voire une mauvaise audition du ou des rapporteurs au chevet du grand homme, semble tout à fait possible, même si, paraît-il, il avait dit *Mehr Nicht* deux fois de suite, *Mehr Nicht*, *Mehr Nicht*. J'ai demandé à une amie professeure d'allemand de me traduire les deux expressions. La première, *Mehr Licht*, est claire : ça

signifie Plus de lumière, *More light* en anglais dont on sent la parenté. La seconde, c'est plus complexe.

Axel regarda Hervé comme s'il devait répondre. Il ne parlait pas non plus allemand. S'ils se trouvaient à Weimar, ce n'était pas pour évoquer Goethe ou lui manifester un hommage quelconque, mais dans le but de voir les tableaux de Cranach, et visiter Buchenwald. Axel avait insisté pour faire le détour par l'Athènes allemande et par le camp de concentration nazi, alors qu'ils allaient passer une semaine à Berlin.

Hervé continua : Ma collègue me dit que mot à mot ça veut dire Ne plus, Pas plus, dans le sens de Pas davantage, et selon le contexte, C'est assez, C'est fini, etc. Axel écoutait poliment. En fait, Hervé consultait les notes prises chez lui, après leur décision de se rendre à Weimar puis à Berlin. Il avait vite constaté que la littérature romanesque ne touchait pas Axel. Conservateur au musée des beaux-arts de Dijon, il lisait des ouvrages autour de l'art, surtout sur la peinture ancienne, essais, biographies. Les romans, il les trouvait superflus. L'existence suffit amplement ! Hervé pensa aux milliers de livres de son père qui tapissaient les murs de sa maison.

Axel vit avec un homme plus âgé que lui. Son ami, qui approche de la soixantaine, ne s'intéresse plus au sexe. Hervé ignore s'il ne veut plus ou s'il ne peut plus. Axel assure qu'ils s'aiment toujours, il est prêt à le voir vieillir et mourir. C'est beau. Ils songent à se marier pour des raisons d'héritage, de succession. Ah ah ! on reconnaît bien là le poids de l'institution. Qu'a-t-il raconté au sujet de leur voyage en Allemagne ? Hervé préfère ne pas le savoir. Il n'a jamais rencontré Louis Pau, l'ami d'Axel, un écrivain peu connu.

Après la sieste, Hervé a prétexté une fatigue liée à la chaleur pour laisser Axel aller seul en ville. Ils se sont donné rendez-vous à dix-huit heures. Boire une bière sous les tilleuls du Frauenplan, face à la maison de Goethe leur paraissait inévitable. Hervé ne parvient pas à écrire en présence d'Axel. Soit ils se disputent gentiment tel un vieux couple à propos de politique (Ah ! Roquiez, ton idéalisme de gauche !), soit l'un des deux ne résiste pas à l'attrait de l'autre et désire capituler illico (leur relation date de quelques mois). Dans les années quatre-vingt, Louis Pau a publié un roman qui lui a donné une courte notoriété dans le petit monde de la littérature. Hervé l'a lu après avoir rencontré Axel. C'est une sorte de *Werther* gay dont l'action se déroule en 1968 et 1969.

Walter, le narrateur, écrit à un certain Guillaume, un ami dont on ne saura rien. Il lui rapporte son amour impossible pour Charles, dit Charly. Walter est étudiant en seconde année de Lettres modernes à Clermont-Ferrand. Fasciné par Charly, un enseignant à peine plus âgé que lui, il en tombe amoureux. Si Charly est sensible aux charmes et à l'érudition de Walter, il se refuse à lui, car il vit une histoire passionnée avec Alberto, interne à l'hôpital public de la ville. Cependant ils restent proches et Charly maintient une ambiguïté concernant leurs relations. Walter compose des poèmes depuis plusieurs années, il lui en montre quelques-uns, dont celui-ci :
Tétez votre cigare / Craquez votre allumette / Buvez bavez bonne bière / Et pis pissez le long du / Mur la nuit au clair de / La lune s'en fout de votre prostate. Charly semble apprécier et encourage Walter. Le printemps 68 arrive. Les sentiments douloureux de Walter lui rendent indifférents les événements qui se produisent dans les universités, les lycées, les usines, la rue. Il assiste de moins en moins aux cours, rarement assurés. À la fin de l'année, il décide de quitter Clermont-Ferrand. Il fera Philosophie à Vincennes. En janvier 1969, on le voit tenter de suivre des cours à l'université expérimentale créée par le pouvoir gaulliste afin d'isoler gauchistes et contestataires. Dans ce campus construit en quelques

mois au bois de Vincennes, Walter a pour professeurs Michel Foucault, André Glucksmann, Alain Badiou, etc. Un garçon fantasque du cercle de Foucault lui propose herbe, LSD et rapports sado-maso. Il refuse le LSD, fume deux trois joints, accepte de brutaliser un brin le garçon, n'y prend pas goût. Un début d'amitié naît cependant entre eux, même si Walter pressent qu'il sera mal à l'aise dans l'entourage de Foucault, où on le traite de provincial mal dégrossi. Tous l'appellent le bougnat. Prétextant du désordre bien réel de Vincennes — il ne comprend rien aux affrontements idéologiques des gauchistes —, il arrête ses études quelques mois plus tard. Revenu à Clermont-Ferrand, Walter revoit Charly, qui un soir lui cède. Puis, il lui dit ne plus vouloir le fréquenter : il aime Alberto et souhaite vivre avec lui une union durable, solide ; il s'est laissé emporter par le seul appétit physique. Walter admet l'impossibilité de leur relation. Il désire néanmoins rencontrer Charly une dernière fois. Celui-ci y consent à condition que ce soit en public, dans un café, place de Jaude. Là, Walter récite son dernier poème : Sur un bureau de chêne / Dans une forêt épatante / Il faut entreprendre / Des motifs égyptiens / Comment donc / Les neiges aquatiques d'ici / Transpercent la forêt / Et pourtant / Peu de temps après / Je sais que l'herbe / Sera verte d'eau / Les triangles de

chêne / Me prendront / Pour leur mort / Et je dirais pas non / J'aurais peut-être / La peau bronzée C'est avec l'assistance involontaire d'Alberto qu'aura lieu le dénouement attendu. Walter lui soutire des somnifères et des tranquillisants pour l'aider à supporter la séparation. Le lendemain, il écrit une lettre à Charly, puis, en fin d'après-midi, s'éloigne de Clermont-Ferrand à bicyclette. On retrouvera le vélo aux abords d'un sentier. Un promeneur découvrira son corps deux jours plus tard dans la forêt, les boîtes de médicaments vides à ses côtés.

Le livre évoquait à peine les événements de mai 68. La claustration sentimentale à laquelle se contraignait Walter, le narrateur, n'empêchait pas les contacts avec la nature lors de longues promenades dans les environs de Clermont-Ferrand, puis dans le bois de Vincennes ; il n'y retrouvait cependant pas la force des paysages auvergnats. L'inspiration du roman de Goethe n'était pas cachée ; les prénoms des protagonistes et la trame narrative le laissaient entendre clairement. Selon Axel, cette histoire était en partie autobiographique. Le jeune homme qui souffrait, ce n'était pas Louis Pau, mais l'un de ses étudiants. Leur passion avait fini par un suicide. Pau avait démissionné. Il était assez fortuné pour vivre

de ses rentes — son père était un petit industriel prospère —, certainement pas de sa littérature.

La pension où ils logent est située dans un quartier excentré. De la chambre du premier étage, Hervé aperçoit les arbres d'un bois proche, et sur la droite au premier plan, quelques maisons, au loin, trois clochers. Axel est parti en ville par le sentier longeant l'Ilm, la rivière qui traverse le bois, puis Weimar. Le sentier s'appelle *Karolinenpromenade*. Hervé s'en souvient, car en l'empruntant dès leur arrivée, son ami lui a donné le prénom de sa mère, Caroline. Axel a acheté deux *Weimar Card* pour entrer *gratis* dans les principales *attractions* de la cité. Elle est valable 48 heures ; le bus est gratuit, avait-il argumenté. Hervé n'a pas anticipé qu'Axel tiendrait absolument à visiter tous les sites historiques et touristiques proposés par cette carte.

C'est l'heure de retrouver Axel et boire une ou deux *Ehringsdorfer* au *Zum Goethebrunnen*, sous les tilleuls du Frauenplan. La veille au soir, après le dîner dans une taverne de cuisine thuringienne — Hervé avait suggéré d'éviter les sempiternels restaurants italiens et de manger local —, ils sont rentrés par la *Karolinenpromenade*. Axel, après des reproches à propos de chou rouge soi-

disant indigeste, se livra aux confidences. Il semble ne pas pouvoir garder pour lui la difficulté de sa relation avec son compagnon : Ce n'est pas que Louis ne s'intéresse plus au sexe, en fait, il ne peut plus. L'an dernier, on lui a enlevé la prostate, des complications sont apparues. Je te passe les détails, il porte des couches. On fait chambre à part. Il ne me touche plus, sauf de sages bisous, conclut Axel. Louis est un grand jaloux, sa maladie n'a rien changé, au contraire. Alors, pour ne pas le chagriner, au lieu de lui avouer qu'il partait avec Hervé (dont Louis ignore l'existence), il lui a raconté qu'il voyagerait avec une amie, une certaine Gilberte. Je ne connais pas de Gilberte, c'est un prénom vieillot ; elle ne doit plus être toute jeune ! avait dit Louis. Non non, tu ne l'as jamais vue. Gilberte est une collègue du musée, proche de la retraite. C'est une femme très sympathique. Puisque toi, tu n'as pas envie de bouger, tu travailleras tranquillement durant ma courte absence. Gilberte avait joué son rôle, s'était documentée sur Weimar (les Cranach) et Berlin (surtout la Gemäldegalerie — se gardant de parler des boîtes gay), car il a dû la présenter à Louis pour conforter son mensonge. Elle a évoqué Buchenwald. Il avait sursauté : Qu'est-ce que vous allez foutre là-bas ?

La deuxième journée se révéla laborieuse. Après le Schlossmuseum, le Palais Wittum, le musée Bauhaus face au théâtre et aux statues de Goethe et de Schiller, l'église Saint Pierre et Paul avec son autel à triptyque de Cranach, Hervé en avait sa dose. Il accorda néanmoins à Axel la visite des Archives Nietzsche. Ça l'intéressait, même s'il ne l'avouait pas, de découvrir la maison où Nietzsche vécut quelques années dans un état quasi végétatif avant de mourir. Alors qu'ils revenaient à pied en ville, Hervé proposa à Axel de traverser le cimetière historique. Ils ne trouvèrent pas tout de suite la tombe de Lucas Cranach, mais, par hasard, celle de Christiane Vulpius, le trésor d'alcôve de Goethe, des années durant sa gouvernante, plus tard son épouse. C'est un monument sobre, juste une plaque au sol entourée de lierre, où sont gravés quatre vers du grand homme. En sortant du cimetière, Axel évoqua sa famille. Côté maternel, il est de souche allemande. Originaire de Francfort, comme Goethe, son grand-père habitait Weimar où il avait été nommé professeur début des années quarante, après avoir perdu une jambe au front. Après la guerre, le grand-père, qu'Axel n'a jamais connu, s'est installé à Bruxelles, où il a rencontré une Française. Sa mère est née en 1951, précise-t-il en l'appelant Caroline, alors

qu'ils avaient déménagé en France. Chez eux, personne ne parlait allemand.

Ils avaient repoussé la visite de la maison de Goethe. Quand ils buvaient des bières sous les tilleuls du Frauenplan, Hervé observait le vaste immeuble baroque de deux étages devenu musée. Il avait proposé d'y aller le troisième jour, à l'ouverture, avant de prendre le bus pour Buchenwald. Axel redoubla d'efforts et fut prêt à 9 heures. Au moment où ils quittaient la chambre de Goethe contiguë à son bureau côté jardin, un vieux gardien les aborda avec l'air d'espérer se désennuyer. Il leur assura, dans un anglais besogneux, qu'au décès du grand homme, sa fille aînée arrêta l'horloge. Il était 11 heures 11 du matin. Axel était pressé de partir. Hervé regarda une dernière fois le fauteuil où Goethe était mort et s'interrogea sur ce qu'il pourrait dire en pareilles circonstances, Plus de lumière, J'en ai marre, ou comme Kant, C'est bien. Il sourit au gardien, le remercia d'un hochement de tête. L'idée de lui demander son opinion sur la thèse, très contestée d'après Axel, d'un journaliste allemand selon laquelle Goethe aurait été homosexuel lui traversa l'esprit. Pas d'émotions particulières, devant ces vieux meubles, cet espace où l'illustre auteur a écrit la

plupart de ses œuvres, sauf son premier roman, *Les Souffrances du jeune Werther*.

Ils ont pris un bus sur la Goetheplatz. Vingt minutes plus tard, après avoir pénétré une forêt dense, ils arrivèrent à la colline de l'Ettersberg où Goethe aimait se promener. Quand les nazis ont décidé la construction du camp, raconta Axel, ils l'appelèrent d'abord Camp de concentration Ettersberg, je ne sais pas le dire en allemand. La grande partie de la bourgeoisie de Weimar ne s'est pas révoltée contre la présence de prisonniers à deux pas de leur ville, mais contre son nom. Hervé était au courant de tout ça. Il laissa Axel continuer : Ce nom renvoyait trop à Goethe, à la culture weimarienne, à la civilisation allemande. Les nazis, apparemment sensibles à cet argument, choisirent *Buchenwald*, c'est-à-dire Forêt de hêtres. Certes, des hêtres s'y dressaient fièrement, mais aussi des chênes et bien d'autres espèces. Devant le camp, Hervé fit remarquer que l'horloge au sommet de la tour de contrôle était dérégulée. Axel le regarda navré : 15 heures 15, c'est l'heure de la libération de Buchenwald, le 11 avril 1945. En fait, Axel en connaissait beaucoup sur le camp. Il expliqua l'importance de la place d'appel située après le bâtiment de l'entrée ; et dans l'aile gauche, il désigna les cellules où tortures et assassinats

étaient perpétrés. Il parla de la disposition des baraques — les *blocks* —, dont les seules traces de leurs emplacements laissaient deviner leurs présences fantomatiques ; il évoqua le four crématoire ; enfin, il n’oublia pas le Petit camp, qui fut une zone de quarantaine, un mouiroir pour des milliers de juifs. Hervé regarda au-delà des *blocks* fantômes. Il vit les détenus à l’intérieur des baraques, ceux qui sont partis en fumée, et les survivants qui ont témoigné après la libération du camp. Il vit l’épais nuage gris sortir de la cheminée carrée du crématoire. S’il avait lu plusieurs récits de prisonniers (ceux de Jorge Semprun, par exemple), visionné des documentaires, des photographies d’époque, jamais il n’avait éprouvé le besoin de venir *in situ*. Hervé doit reconnaître qu’être sur le terrain même des sévices et des massacres, après avoir visité les hauts lieux de la culture allemande, dont la maison de Goethe à vingt minutes d’autobus, lui a procuré une sensation inédite. Il ignorait sa signification, ou plutôt si, il le savait bien : elle pointait pour lui, une fois de plus, malgré tout ce qui a été écrit, filmé, raconté, l’impossibilité de saisir l’incompréhensible.

En sortant du bâtiment des fours crématoires, Axel prit le bras d’Hervé et dit : Mon grand-père, âgé de vingt-

deux ans, a été obligé, comme un bon millier d'habitants de Weimar, de parcourir le camp à sa libération afin de constater les crimes commis. Malgré sa jambe de bois, il a été réquisitionné pour évacuer les corps. Dans une odeur insupportable, il a vu des tas de cadavres, là, dit-il, désignant un coin de la cour. Toutes les confusions ressenties par son grand-père, Axel les tenait de sa mère qui lui en avait donné le récit. L'effroi, la honte, la peur, le remords avaient fait taire, chez ce jeune homme de la génération de Semprun, tout ce qu'il avait vu et éprouvé. Beaucoup plus tard, il avait raconté à Caroline, sa fille unique devenue adulte, sa visite forcée au camp de concentration situé à dix kilomètres de l'école où il enseignait le français. Après la guerre, il avait décidé de quitter son pays et de ne plus avoir aucun rapport avec sa langue maternelle. Vers la fin de sa vie, il se remit à lire des écrivains allemands ou autrichiens contemporains, exclusivement des livres parus après la catastrophe. Axel conclut : Il doutait d'avoir eu raison d'agir de cette façon, il n'en faisait pas une théorie, m'a dit ma mère, c'était ainsi.

Ils étaient maintenant face au chêne de Goethe, dont ne restait que la souche. Selon la tradition, exposa Hervé, Goethe aimait se promener sur la colline d'Ettersberg et

s'arrêter près de ce chêne. En fait, c'était certainement un arbre centenaire à protéger, même si, selon les habitants de la région, il évoquait un lieu associé au poète. Axel l'interrogea sur la signification des cailloux posés sur le moignon du tronc : C'est pour honorer les morts, une coutume juive, paraît-il, tout le monde fait ça. À l'emplacement du *block* 45, une dalle avec un triangle rose isocèle pointé vers le bas attira l'attention d'Axel. Elle commémorait la mémoire des détenus homosexuels. Il demanda à son ami de la photographier, prétextant avoir éteint son téléphone. Tu en trouveras des tonnes sur Internet, fit remarquer Hervé. Axel insista. Il voulait qu'il en fasse une, lui. Alors Hervé céda. Attends, dit Axel, je vais mettre un caillou.

Après la visite du camp, Axel s'est rendu aux toilettes. Dans le bâtiment construit à l'endroit des casernes SS, Hervé avait repéré une cafétéria. Il lui proposa de l'y retrouver, et alla boire un expresso. Axel revient en pleurs. Il raconta avec difficultés qu'après avoir rallumé son téléphone, un message de Gilberte apparut : il devait la rappeler d'urgence. Louis a tenté de se suicider. Hervé lui réclama des détails. Axel sanglotait sans cesse. Hervé le prit dans ses bras. Axel s'en dégagea brusquement. Puis, il cessa de pleurer et s'expliqua par bribes : Louis

est entre la vie et la mort. Hier, il a rencontré Gilberte. Par hasard. À la terrasse d'une brasserie. Place de la Libération. Elle a dû tout lui avouer. Il est resté calme, a dit au revoir sans un mot de plus. La femme de ménage a découvert Louis inanimé le lendemain matin. On l'a conduit à l'hôpital. Hervé ne savait quoi dire, alors il proposa d'acheter du café. Après être revenu avec les tasses, Axel ajouta que Gilberte avait donné sa carte de visite à Louis. Le personnel des urgences l'avait trouvé dans son portefeuille.

Le prochain bus pour Weimar partait dans une demi-heure. Axel ne tenait plus en place ; il voulait rentrer en stop. Hervé fit traîner son second café, puis ils sont sortis. Assis sur le banc de l'arrêt de bus face au vent qui s'était levé, ils ont patienté en silence. Durant le trajet, Axel resta muet. Hervé chercha sur son téléphone comment retourner à Dijon. Ils approchaient de la ville. Axel dit que c'était de sa faute, et observait son ami d'un air signifiant que c'était aussi de la sienne. Hervé fit part des options : train Weimar-Erfurt, correspondance Erfurt-Frankfurt Airport, avion Francfort-Paris, puis TGV pour Dijon. Le temps pressait. Axel acquiesça. À la pension, les explications furent inutiles devant les yeux rougis et le visage sombre d'Axel. Les bagages furent bouclés en

cinq minutes. L'hôtesse commanda un taxi. Elle les regarda monter dans la voiture, et leur adressa un léger signe contrit.

À la gare de Dijon, Gilberte les attendait. Elle les conduisit à l'hôpital. Axel est allé seul dans la chambre de son compagnon. À peine rentré chez lui, Hervé reçut un appel d'Axel : entre deux sanglots, il lui dit que Louis était mort, la main dans la sienne. Il préférait qu'ils ne se voient pas, du temps lui était nécessaire. Hervé faillit demander quels avaient été ses derniers mots. Le lendemain arriva sa nomination pour le poste qu'il convoitait à Paris. Hervé n'a plus jamais revu Axel.

2019-2020, in *Une sale manie*